

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marc DONNET

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 25, p. 188-190

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Oh ! confusion de mes souvenirs, que de mal pour rattraper, après les vacances le fil des faits et gestes héroïques accomplis durant le mois écoulé.

Cependant, mon front se déride et mon cœur se réjouit à la souvenance de votre fête, Monsieur le Directeur et de la vôtre, Monsieur Zarn.

Ce que nos âmes émues et reconnaissantes tenaient à vous dire fut admirablement (mais, trop brièvement, hélas !) traduit par un humaniste renaissant, M. Bessero, de la Tou... Vous avez répondu à nos bons vœux, avec l'éloquence et la science des cœurs que l'on vous connaît ; merci, pour le réconfort de vos aimables paroles et pour... l'après-midi de congé naturellement.

Mais l'envergure et la pompe que nous mêmes à fêter Monsieur le Directeur ne nous fit point oublier que Monsieur Zarn méritait une large part de nos vœux.

A vous donc, Monsieur du Martolet, qui vivez dans votre chambre légendaire comme un grand poète épique démodé, vont tous nos souhaits, comme un vol de papillons en fête qui vous apportent chacun un petit paquet bleu que vous ouvrirez en pensant à nous.

Puis, vinrent les temps des grandes assises. Dans nos cerveaux en fièvre comme dans une fournaise ardente, nous compilons la matière brute et récalcitrante, et demain, à la face du monde ébloui, nous en retirerons toute une richesse de perles, de diamants inestimables... (des mots grecs !)

Heureusement que les vacances approchaient. La Fatigue, cette fée aux membres flasques, au visage abattu, avait touché de sa baguette maîtres et élèves. Laissant là ces Messieurs de l'Abbaye, nous nous envolons donc de l'antique Agaune, vers les pays du Rêve...

Il serait certainement fastidieux que je vous parle de mes vacances ; quant à celles de mes camarades, je n'ai pu attraper que des bribes de renseignements où il était question de skis, de clairs de lune, (oh !) de clarté céleste et autres choses nébuleuses et mouillées !

Le jour de l'an, je n'ai naturellement pu oublier de penser à mes « chers » lecteurs et, puisque c'est la tradition, à mes lectrices. Je ne vous souhaitai point une bonne année ; oh ! non ; je ne vous souhaitai que de savoir lire entre les

lignes, de vous laisser aller à la suggestion de ma prose et surtout de suppléer à ce qui lui manque.

Le soir de la rentrée, j'ai entendu un barde sédunois chanter aux étoiles d'une voix d'opéra...

Quand je serai vieux...

Vous connaissez ?

Mais une autre nouvelle, très fâcheuse (oh ! sincèrement, pas très) courut le soir même : nous étions les seuls à rentrer. La grippe, messagère amie des infusions, faisait ses ravages partout. Chez nous, tous n'en meurent pas, mais tous, ou quasi tous, en sont atteints.. Si bien que par crainte, on nous fait lever à six heures, on nous laisse parler tous les matins ; on ignore pourquoi, mais on en profite.

J'ai entendu un merle siffler sur un tilleul ; le ciel s'est éclairci, et dans mon âme il a fait clair, un matin. J'ai cru que c'était le printemps. Je me suis trompé, bien sûr, puisque le merle s'est tu, et que le ciel s'est couvert... Tant pis !

Bon ! voilà que le lyrisme, une fois de plus, me fait oublier la réalité. J'allais clore ma chronique en omettant de vous dire comment nous avons passé la traditionnelle soirée des Rois. Le film a décidément pris la place du théâtre d'autrefois, on trouve, en haut lieu,, que c'est moins économique, mais plus pratique. Le « foudroyant » lui aussi s'est logé parmi ces antiquités dont les anciens parlent mystérieusement aux nouveaux, les soirs d'hiver au réfectoire, quand Eugène a déjà desservi la table et que l'on attend patiemment le coup de sonnette de M. le Directeur... Autrefois, ils n'étaient pas si bêtes que maintenant. Aux « Rois », il était permis de jeter à la risée générale les travers des collégiens et même, avec modération, ceux des professeurs. On lisait en public, sur le compte d'autrui, des choses parfois assez piquantes. Personne ne s'en fâchait. Maintenant, je n'ose plus même citer un nom dans la chronique. Si je fais une allusion trop transparente, je suis sûr du refrain. M. le Rédacteur l'entonne le premier : « Mon cher ami, ne m'attirez pas de difficultés. A chaque fois je reçois des réclamations ; on vient pleurer à ma porte, et si cela ne réussit pas, on me menace. Alors, je m'arme de ciseaux et je taille le manuscrit de la prochaine chronique. »

Dans les couloirs du collège, même ritournelle, sur un

ton autrement aigu ; aussi, lorsqu'il fait noir, je n'ose guère m'aventurer dans les coins solitaires, de peur que l'on ne m'y fasse un mauvais parti. Mais à quoi bon gémir sur le malheur des temps ! ça n'y changera rien.

Donc, le 6 janvier, nous vîmes en cinéma le « Miracle des loups » qui nous présenta une reconstitution très curieuse et très vivante de la société au temps de Charles-le-Téméraire et de Louis XI. A une heure assez tardive, nous dégustâmes le gâteau des Rois trempé dans un grand bol de vin chaud. Les petits avaient bien de la peine à garder les yeux ouverts, il fallut, pour les tenir éveillés, tout l'orgueil qu'il y a à proclamer, quand on a douze ans : « je me suis couché à 11 h. ½. »

« Le malheur des uns »... Une fois de plus, j'ai vérifié combien la sagesse populaire a mis de vérité dans ses proverbes les plus banals. Si la grippe n'eût obligé les rédacteurs, correspondants, imprimeurs, expéditeurs, etc.. à garder le lit, les « Echos » seraient sortis de presse samedi dernier 15 janvier, et je n'aurais pas eu le plaisir de vous narrer, aujourd'hui, la très agréable surprise que nous faisait dimanche le grand ami des collégiens de St-Maurice, M. Henri Ghéon. Chaque fois qu'il vient à l'Abbaye, ne fussent que quelques heures, il nous en consacre toujours une ou deux et plutôt deux qu'une. Le grand dramaturge chrétien nous a lu une de ses œuvres les plus récentes : « Les trois sages du vieux Wang », drame chinois contemporain. Nous en connaissions déjà le thème, un épisode authentique de la révolte des Boxers, que le R. P. Lebbe — c'est de lui que M. Ghéon le tient — nous avait raconté ici-même il y a deux ans. Nous avons pleuré, lorsque le Missionnaire nous rapporta, en son langage familier, mais brûlant du zèle de l'apôtre, comment, en sa présence, le vieux maître de Boxe, pardonna au meurtrier de son fils, de sa bru et de ses petits-enfants. Nous n'avons pas moins pleuré quand M. Ghéon nous a retracé cette même scène avec une émotion intense et dans une langue prestigieuse. Le silence, j'allais dire le recueillement dans lequel nous écoutâmes cette lecture a dû vous prouver, Monsieur Ghéon, que nous avons compris la leçon d'héroïsme chrétien que vous avez voulu immortaliser. Vous avez fait du bien à nos âmes, soyez-en sûr, et comme je crois savoir que c'est là, un des seuls remerciements que vous ambitionniez, laissez-moi vous assurer que vous nous avez rendus meilleurs.

Marc DONNET, Rhét.